

ROUSSEAU ET LA FIN DES AUTRES

ROUSSEAU AND THE END OF OTHERS

ROUSSEAU Y EL FIN DE OTROS

Abdellatif EL AZOUZI¹

Résumé

Pour Rousseau, la philosophie de la fin se rapporte à un processus de responsabilisation du Moi qui pense en rêvant et rêve en se promenant. Ce Moi est autant déresponsabilisé vis-à-vis des autres que sur-responsabilisé vis-à-vis de lui-même. La fin des autres est alors la grande finalité de Rousseau.

Mots-clés : fin, promenade, imagination, conception, utopie

Abstract

For Rousseau, the philosophy of the end refers to a process of accountability of the self who thinks by dreaming and dreams by walking. This Self is as well disempowered towards others as very accountable towards himself. So, the other's end is the great finality of Rousseau.

Keywords: end, walk, imagination, conception, utopia

Resumen

Para Rousseau, la filosofía se relaciona con un proceso de responsabilización del yo que piensa soñando y sueña paseando. Este yo es entonces de _responsabilizado ante otros que sur _responsabilizado ante si mismo. El fin de otros es entonces el gran fin de Rousseau.

Palabras clave : final, paseo, imaginación, concepción, utopía.

La vie philosophique de Rousseau semble ne commencer véritablement qu'après la fin de sa vie sociale. Une sorte de contrat asocial s'instaure au niveau du comportement du philosophe au début de la seconde moitié du XVIIIème siècle. Il abandonne sa famille², ses amis à Paris, tous ses liens avec ses semblables.

¹ abdellatifel@hotmail.fr, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Saïs - Fès, Maroc.

² Rousseau se trouve convaincu de fuir les mœurs communes et de désavouer les exigences et les impératifs sociaux. En fait, le philosophe abandonne ses enfants, non qu'il ne les aime

C'est bien là le projet philosophique qui s'effectuera plus tard dans les *Rêveries du promeneur solitaire*. Mais avant qu'il ne commence, vers 1776, à rédiger son éloignement, à tracer les voies secrètes de ses promenades, Rousseau a adressé en 1758 à Diderot une sorte de manifeste d'autosuffisance. Nous trouvons que cette lettre constitue dans une certaine mesure la station la plus représentative de cette conversion à soi, une conversion à la fois apocalyptique et gènesiaque. Nous partirons alors du discours de la fin, de la non-correspondance qui oriente l'écriture de la Lettre de Rousseau pour pouvoir analyser le comportement philosophique du *promeneur solitaire*.

Philosophie de la non-correspondance

La lettre qu'adresse Rousseau à Diderot le 02 mars 1758 résume en quelque sorte l'écart entre le promeneur solitaire et le promeneur qui ne donne sens à ses déplacements qu'à travers le débat avec les autres, entre le rêveur qui « ne cherche que la solitude et la paix, (...) dont le souverain bien consiste dans la paresse et l'oisiveté », et l'encyclopédiste qui a ce « malheureux penchant à mésinterpréter les discours et les actions de (ses) amis » (*Lettre 1758*). Cet écart entre Rousseau et Diderot revient à ce qu'ils pensent l'utopie de la promenade différemment : Rousseau l'imagine, Diderot la conçoit ; le premier la place dans la lignée des soliloques où l'altérité ne peut nullement servir qu'à fournir son absence à un être dont la seule satisfaction demeure la rêverie, dont le seul compagnon est toujours la rêverie, le second accorde, par contre, à la promenade des vertus dialogiques en fonction desquelles l'être qui pense évolue par la volonté de défendre ses propres systèmes idéels, pour enfin, si le contexte l'exigerait, reconnaître la combattivité des systèmes des autres, ou pour prouver leur fausseté.

De manière plus claire, Rousseau écrit l'affirmation de la fin d'une amitié. La fin est ici libératrice, nécessaire à l'affirmation d'un après plutôt qu'à la négation d'un avant. Rousseau ne s'explique pas, il explique sa

plus, mais parce qu'ils représentent un obstacle aux rêveries du Moi. Rousseau, dans une Lettre qu'il adresse à Mme de Francueil, le 20 avril 1751, explique les raisons de son acte : « Oui, madame, j'ai mis mes enfants aux Enfants-Trouvés, j'ai chargé de leur entretien l'établissement fait pour cela. Si ma misère et mes maux m'ôtent le pouvoir de remplir un soin si cher, c'est un malheur dont il faut me plaindre, et non un crime à me reprocher. (...) Et si j'étais contraint de recourir au métier d'auteur, comment les soucis domestiques et les tracasseries des enfants me laisseraient-ils, dans mon grenier, la tranquillité d'esprit nécessaire pour faire un travail lucratif ? ». Les affaires du Moi qui rêve et écrit, sont apparemment intouchables chez Rousseau !

position, il ne se justifie pas, il justifie sa philosophie. Le sens de la rupture n'est pas du tout ici à vocation alarmante : la lettre ne présente aucun signe de correspondance dans le sens où – précisons-le – Rousseau écrit non pour nier l'existence de Diderot, mais pour affirmer l'existence de Jean-Jacques. Ce n'est pas une façon de malmenier l'autre, c'est une façon d'élire soi-même par la voie de l'élaboration continue, et complètement sûre, d'un Moi autonome à qui les autres ne sont plus un enfer, ils lui sont simplement ce qu'il n'est pas. Forme d'impassibilité ? C'est lui donc l'enfer des autres ? Probable ! Mais disons quand même que Rousseau ne détruit pas l'image des autres en raison du souvenir d'une confrontation douloureuse ou d'une haine incurable, il est pourtant dans la position de quelqu'un qui se passe des autres sans pour autant leur nuire ni les prendre ennemis. Dans ce contexte, l'image des autres, de Diderot notamment, est incolore, transparente, n'est pas vraiment gênante. Rousseau ne se laisse déterminer dans sa Lettre par aucune considération particulière au(x) sujet(s) de son destinataire. Effectivement, il semble s'adresser à un cadavre ; mais à un cadavre qui ne peut nullement appeler la passibilité de Rousseau que si ce dernier souffrirait d'une éventuelle jalousie : la jalousie de voir Diderot incapable d'entendre le récit des maladresses d'avant sa « mort » ! C'est pour cela que Rousseau « voudrai(t) que (Diderot) p(ût) réfléchir un peu sur (lui-même) » (*Lettre* 1758).

En tous cas, si Rousseau écrit à Diderot c'est parce qu'il s'est vu tenu, à ce moment du siècle, d'utiliser les Lumières au singulier, de dire sa propre Lumière. C'est une occasion de s'engager dans une expérience tout à fait intime dont l'outil est l'imagination.

Dans la pratique de la promenade, Diderot conçoit¹ et Rousseau imagine. Conception et imagination sont deux rapports à la Lumière², deux

¹ Dans la *Promenade du Sceptique*, Diderot présente la promenade comme exercice collectif effectué par une communauté de philosophes se promenant sur l'allée des marronniers, ce sont des êtres qui conçoivent le monde tant qu'ils sont « naturellement grave (s) et sérieux, sans être taciturne (s) et sévère (s). Raisonneur (s) de profession, il (s) aime (nt) à converser et même à disputer, mais sans cette aigreur et cette opiniâtreté avec laquelle on glapit des rêveries dans leur voisinage. » (*Promenade du sceptique*, Ed. J. Assézat, Paris, 1875, p. 215)

² Nous utilisons Lumière au singulier en gardant et réinsérant d'abord l'acception physique du terme, et en rappelant ensuite la définition que donne Kant à la pensée du XVIIIème siècle : « Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement mais à une insuffisance de la résolution et du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre. Saper Aude ! Aie le courage de te servir

rapports différents l'un de l'autre dans la mesure où ils véhiculent deux métaphores sœurs dans la forme et contradictoires dans le fond : la lampe et la lanterne-sourde.

En principe, la lumière que procure une lampe est exposée, extériorisée, mise à la disposition des autres ; la lumière d'une lanterne-sourde est pourtant réservée, intériorisée, elle peut même être cachée et continuer à éclairer le chemin de celui qui la porte. La lampe de Diderot permet de voir les autres et permet aussi à ceux-ci de voir ce qui les entourent, mais le problème est que cette lampe condamne celui qui la porte à se voir lui-même moins aisément que les autres ne le voient. Or, la lanterne de Rousseau lui donne la possibilité d'empêcher les autres de le voir, de bien donc se voir lui-même sans être vu par les autres.

De là, la conception est une pensée à finalité plurielle, une lumière qui doit couvrir et faire connaître le plus grand nombre d'espaces et d'êtres. C'est le propre d'une pensée édifiée sur la base d'une logique d'extension¹ : plus la lumière est projetée, plus la vue parvient à évoluer dans plusieurs ongles, à embrasser enfin plusieurs coins des éléments examinés. Néanmoins, l'imagination est une pensée profonde, un mystère de rumination². L'imagination s'explique par un travail de compréhension³ en fonction duquel la lumière de la connaissance est consommée par et dans l'être lui-même. C'est dire que l'être imaginant rompt avec le dehors pour concentrer tous les efforts sur le dedans. Et c'est dans cette perspective que Rousseau inscrit l'imagination dans la vie de solitude.

de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières. » (« Qu'est ce que les Lumières ? », traduction de Jean-François Poirier et Françoise Proust, Flammarion, Paris, 1^{ère} édition 1991)

¹ Nous empruntons le terme extension à la Logique pour caractériser la nature du raisonnement sur lequel s'appuie la pensée conceptuelle ou conceptualisante. « Extension » désigne une sorte de recherche qui « caractérise la classe ou l'ensemble qu'(un concept ou des concepts) constitue(nt) ». (*Dictionnaire Philosophique*, Ed. Hatier, 2000)

² La métaphore de la rumination est au cœur de l'écriture des *Rêveries*. Ayant soi-même pour seul interlocuteur, et aussi douloureusement que courageusement, Rousseau applique à sa pensée un exercice itératif, une recherche répétitive de la nature de soi-même à travers soi-même. Il écrit à la page 123 des *Rêveries* : « Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas et je me suffis à moi-même, quoique je rumine pour ainsi dire à vide et que mon imagination tarie et mes idées éteintes ne fournissent plus d'aliments à mon cœur ».

³ « Compréhension » ou « intension » sont opposées, dans la Logique, à « extension ». « Compréhension » désigne alors une recherche où le(s) concept(s) est déterminé « par des attributs censés faire partie de sa nature ». (*Dict. philo. op. cit.*)

Rousseau, seul au monde

La philosophie de la solitude, de la fin des liens et attaches correspond à une opération abrégative en fonction de laquelle Rousseau se décide à ne fréquenter que ses propres images mentales, à n'entrer en contact qu'avec son Moi en toute discrétion. La nature du rapport qu'instaure le philosophe avec lui-même déclare le début d'une fin et espère une fin pour un début. Car, dans ce contexte, Rousseau confond fin et début pour pouvoir satisfaire l'immanence de l'être qui pense en se promenant seul, et qui se promène en pensant sa solitude. Ce n'est absolument point ici les traits ni d'une raison réductrice ni même d'un penchant misanthrope, l'écriture de la solitude trouve par contre sa justification dans une intériorisation du monde dans la mesure où la solitude fait mûrir l'idée, elle fait grandir en nous l'image, la nôtre. La solitude accentue le Moi imaginant, et est pour lui ce qu'une levure est pour une madeleine. Rousseau associe le sens de la rupture à celui d'une croissance interne : pour qu'il arrive à « *dire être ce que la nature a voulu* » (*Rêveries*, p. 14), Rousseau devait résoudre la problématique de « moi à eux » et d'« eux à moi ». Dans une logique d'élimination, Rousseau abrège la formule en dissolvant l'élément « eux » ; Rousseau représente le Moi comme nécessité naturelle dont les origines et les retombées ne concernent que le Moi lui-même. L'on entre ici dans une économie de la connaissance, selon laquelle « moi » efface « eux » ; il domine tout le trajet et peut transformer la pensée en une longue estimation du double sentiment qui marque cette phrase tirée de la « Première Promenade » : « *En ne me laissant rien ils se sont tout ôté à eux-mêmes.* » (p. 5). Il s'agit, pour le Moi d'un promeneur solitaire, de trouver de la consolation dans un sentiment d'auto-bénédiction qui fonctionne, d'une part, selon la confiance aux vraies raisons de la fin/départ, selon l'élection d'être solitaire, et d'une autre part, selon la permanente culpabilisation de ces autres, pitoyables aux yeux du Moi.

Pour Rousseau, être solitaire, en finir de ce qui n'est pas moi revient à une bonne association entre rêverie et promenade. Paul Audi explique ceci en ces termes :

Quand Rousseau, dans ses Rêveries du promeneur solitaire, prend la liberté d'allier rêverie et promenade, il désigne à l'aide de deux vocables une seule et même expérience : rêverie exprime la chose du point de vue de l'âme, alors que promenade l'exprime du point de vue du corps.¹

¹ Paul Audi, « Marcher et rêver », in *Le Nouvel Observateur* (Hors-série), numéro 76, juillet/août 2010, p.p. 50, 52

Effectivement, en redéfinissant l'homme à travers l'existence de la double faculté de rêver et de se promener, Rousseau mentionne l'existence nécessaire d'une équivalence entre l'âme et le corps. Dans ce cas, il associe l'existence de l'homme à une forme d'allée sur laquelle l'âme rêve et le corps avance. Rousseau engage le corps et l'âme dans une même opération, dans une même existence, du moment que le corps prépare le sentiment, sent le contact au monde, et que l'âme rêve et élabore les sensations du corps.

Il s'agit en effet d'une tentative de rencontrer, par cette union intérieure à nous-mêmes, l'unité divine qui nous habite, la vérité Une qui constitue l'essence de tout être ; Rousseau l'exprime ainsi dans ses Rêveries :

De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de son existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu. » (Rêveries., p. 81)

Car dans le cadre de cette forme solipsiste¹ de l'écriture du Moi, pour définir l'existence de l'homme, Rousseau semble relire le cogito de Descartes en remplaçant le concept de méditation par celui de rêverie. Au lieu de dire « Je pense donc j'existe », nous dirons, selon Rousseau, « Je rêve donc j'existe » ou encore « Je rêve donc j'existe pour rêver ». De l'homme pensant qui doute, médite et raisonne, nous passons à l'homme rêveur qui songe, s'abandonne à lui-même et qui n'arrête pas de marcher². Le promeneur solitaire est ainsi l'idéal de l'homme conscient du mouvement de son existence. Le « je » de Rousseau n'existe en effet qu'à partir du moment où sa solitude est vécue comme la raison d'une histoire intime de soi, comme la somme des instants de vie et d'affection partagés avec soi-

¹ Le solipsisme renvoie à cette doctrine philosophique selon laquelle nous bâtissons toute connaissance sur la forte tenue à la première et ultime conviction issue du Cogito de Descartes qui, après avoir douté de tout, découvre que la seule certitude humaine n'est autre que celle du sujet lui-même, celle du sujet existant et pensant.

² Nous signalons que le concept de promenade chez Rousseau, correspond à la pratique solitaire de la marche, au voyage à pied. Paul Audi, à ce sujet, cite, dans son article, le témoignage de Rousseau : « Jamais je n'(y) ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire. (...) La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit ». (Paul Audi, *op. cit.*)

même. Le rêve est alors ici une formule de penser la promenade en promenant la pensée.

Nous existons parce que nous pensons et nous pensons parce que nous existons, avait conclu Descartes, mais après un siècle, nous aurions existé par notre faculté de penser, laquelle faculté n'aurait marché que pour notre propre existence et pour la vie de notre être. Si Descartes, dans sa définition du sujet pensant, désigne la pensée par son existence nécessaire en nous-mêmes, l'esprit de Rousseau la désigne par son travail et par sa fonction intérieurs au sujet. La pensée n'est plus un état, elle est une action, elle n'est plus une preuve d'existence, elle est un mode d'existence.

Ainsi, le réinvestissement du cogito, de l'énergie et de la confiance qu'il doit donner au sujet pensant, verse-t-il dans l'idée d'un déplacement du concept même de pensée : la pensée humaine n'est plus uniquement une volonté infinie dont le principe divin est souvent bloqué par les limites de l'entendement humain, la pensée est un pouvoir. Nous pouvons dire que Rousseau essaie de retrouver l'intégralité de toute connaissance dans l'être lui-même, dans la croyance qu'il doit y avoir sans doute en nous-mêmes, loin du secours du monde extérieur, un point quelque part, là où la connaissance humaine peut être absolue et sans aucun trait de clôture.

Pour Rousseau, la philosophie de la fin se rapporte à un processus de responsabilisation du Moi qui pense en rêvant et rêve en se promenant. Ce Moi est autant déresponsabilisé vis-à-vis des autres que sur-responsabilisé vis-à-vis de lui-même. La fin des autres est alors la grande finalité de Rousseau.

Bibliographie

Dictionnaire Philosophique, Ed. Hatier, 2000

Audi. P, « Marcher et rêver », in *Le Nouvel Observateur* (Hors-série), numéro 76, juillet/août 2010

Diderot. D, *La Promenade du sceptique*, Ed. J. Assézat, Paris, 1875

Kant. E, « Qu'est ce que les Lumières ? », traduction de Jean-François Poirier et Françoise Proust, Flammarion, Paris, 1^{ère} édition 1991

Rousseau. J-J, *Rêveries du promeneur solitaire*, Le Livre de Poche, 1972